

Créatures de rêve

Paul Marram

Paul Marram

Créatures de rêve

© Paul Marram, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1630-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

La chaleur de la salle d'attente avait rendu son fond de teint trop brillant et Laura ne supportait pas d'être observée. Pendant une heure, elle avait fondu comme une glace au soleil au milieu de ces gens faussement indifférents. Quand ce fut son tour d'entrer dans le cabinet, au lieu de se sentir soulagée, elle éprouva un nouveau stress. Elle avait patienté trop longtemps, elle ne savait plus ce qu'elle devait dire ou ne pas dire au médecin. Cependant, il demeurait silencieux, lisant les papiers qui retraçaient sans doute ce que l'on savait de sa vie, de son passé. Enfin, après un long moment, il la fixa droit dans les yeux.

— Votre médecin traitant m'a transmis votre dossier. Il m'a aussi raconté votre histoire. Pourquoi voulez-vous changer de praticien ? Il vous suit depuis le début...

— Je ne lui reproche rien. Il m'a aidé, toutes ces années. Mais, aujourd'hui, c'est différent...

— Je vous écoute.

Elle se sentait fragile dans ses motivations, illégitime, incertaine. En même temps, elle n'avait pas envie de se justifier : elle avait le droit de changer de médecin, de vouloir être comprise.

— Ça ne va pas ? Vous semblez mal à l'aise.

Laura secoua la tête. Elle avait trop chaud. Son fond de teint la gênait. Elle ne pouvait pas rester sans rien faire.

— Excusez-moi...

Elle se retourna et sortit son miroir, son poudrier. Elle tamponna ses pommettes, son front, son nez. Certaine d'être jugée, elle se dépêcha.

— Désolée, docteur, absolument désolée. Mais, il fait tellement chaud dans votre salle d'attente...

Le médecin se leva et ouvrit un petit meuble.

— Prenez un peu d'eau. Le chauffage est capricieux dans ces vieux bâtiments...

— Merci. Je ne suis pas une névrosée du maquillage... Il ne faut pas se fier aux apparences. J'ai juste besoin de me sentir en confiance.

— Vous êtes très bien, rassurez-vous. On reprend ? Vous me disiez que vous souhaitiez être suivie par quelqu'un d'autre. Fâchée ?

— Non, pas fâchée mais découragée et un peu perdue aussi... Il avait des schémas, des stéréotypes et il me jugeait, malgré lui. Les questions d'identité de genre lui paraissaient futiles, nombrilistes.

— Votre histoire n'est pas ordinaire... Vous avez traversé des moments difficiles...

Le médecin sourit. Il l'invitait à parler. Laura sentit que c'était le moment.

— Je me lance.... C'est difficile à expliquer... Presque bizarre. D'abord, je dois vous dire que ma transition est terminée. Enfin, pour moi, elle est terminée. Je n'ai pas envie d'aller plus loin, d'être opérée. Je suis très bien comme ça...

Laura s'interrompt et leva les yeux, émue, la gorge serrée.

— Excusez-moi... Je cherche encore mon équilibre...Bientôt, je vais avoir vingt-cinq ans...

— Qu'est-ce qui vous inquiète ?

— Je me suis mal exprimée. Cette transition, finalement, je me demande, si elle ne m'a pas empêchée de vivre d'autres expériences également importantes.

— Vous voulez faire machine arrière ? Vous savez que...

— Non, je ne veux rien changer. Mais, pendant toutes ces années, je n'avais qu'un seul objectif alors qu'il y avait d'autres problèmes à régler. Je me focalisais sur les protocoles, le suivi médical, les opérations... J'occultais tout le reste. Si bien que je me pose des questions au sujet de ma vie sociale, amoureuse, de mon

avenir...

— Je comprends. Enfin, je crois. Vous avez fait de grands sacrifices et maintenant que vous touchez au but, une impression de vide, de vertige vous fait douter... Vous avez un emploi stable ?

— Oui. Un CDI dans une boutique de mode. La gérante est open. Ca va.

— Le soir, vous sortez avec des amis ?

La jeune femme baissa les yeux et sembla absente un long moment.

— Laura ? Ca va ? Je disais : vous sortez en boîte de temps en temps avec des amis ?

— On ne peut pas dire ça...

Le médecin pencha la tête et joignit les mains.

— Que pourrait-on dire alors ?

— Je sors rarement avec des copines ou des amis. Je fais un peu de jogging avec mon voisin, il est très gentil. Quand je sors, c'est toute seule ; je traîne, je rôde, je me fais des films...

— Je vois. Votre vie amoureuse n'est pas satisfaisante ?

— Excusez-moi docteur, je vous fait perdre votre temps avec mon manque de franchise. C'est comme si j'avais une addiction, une maladie.

— Vous parlez de quoi, exactement, de votre sexualité ?

— Elle est déviante par nature... Je ne suis pas straight. Je ne le serais jamais, je n'ai pas l'intention de devenir une mère non plus... Je pensais qu'en achevant ma transition, tout s'arrangerait... Ma féminité ne me sert à rien, finalement.

Laura s'interrompit brusquement, haletante, et elle regarda le médecin. Il avait l'air stupéfait. Après quelques instants, il se donna une contenance.

— Dois-je comprendre que vous êtes déçue ?

— Je me sens frustrée, plutôt. C'est ce que votre collègue ne voulait pas comprendre.

Laura se troubla. Depuis toujours, elle s'interdisait d'aimer, de rêver à l'amour. Elle fut incapable de poursuivre. Le médecin devina.

— Avez-vous complètement chasser de votre esprit l'éventualité d'un véritable amour, la possibilité de vous engager émotionnellement ?

Laura ne savait pas si elle pouvait lui faire confiance.

— Docteur... Je dois vous dire quelque chose pour que vous compreniez bien. On a des représentations : les trans, elles sont extraverties, les grandes folles, vous voyez. En vérité, quand je me retrouve dans ma chambre, que je me démaquille, il reste juste un corps entre deux rives et beaucoup de solitude. Non seulement je vis seule mais, je suis excessivement réservée, au point de n'avoir jamais connu... Enfin, de n'avoir jamais été placée dans certaines situations d'intimité.

— Que voulez-vous dire ?

— Je suis vierge ! Je n'ai jamais connu d'homme. Jamais un homme ne m'a possédée, vraiment, complètement... Il y a plein de filles, je veux dire des cis, qui restent vierges jusqu'à vingt-trois, vingt-quatre ans. Elles ont eu des expériences sexuelles mais sans aller jusqu'au bout. Des flirts, quoi. C'est vrai ou pas ?

Le médecin hocha la tête.

— Eh bien, moi c'est pareil. Je vais avoir vingt-cinq ans, je suis transgenre, je suis vierge et j'ai l'impression de devenir un monstre parce que je suis incapable d'aimer, de seulement faire semblant.

— Savez-vous pourquoi vous avez choisi cette sexualité inaboutie ?

— Je n'ai jamais refusé l'amour. C'est le hasard, les circonstances qui m'ont amené à ne pas connaître d'homme, de cette façon-là en tout cas.

— Imaginons, pure hypothèse, que vous ne soyez pas attirée par le masculin, qu'il n'y ait pas de pénis dans vos désirs et que vous soyez dans le déni de votre orientation sexuelle alors même que votre transition s'achève.

— Non, pas du tout ! J'ai toujours été attirée par les hommes. La question n'est pas là.

— Soit. Je maintiens ma question : est-il envisageable que vous ayez évité de rencontrer un homme pendant toutes ces années ?

— Inconsciemment alors... Ce n'est pas un rejet... C'est comme ça. Je n'ai pas eu le temps de m'occuper de ces questions. Je faisais ma transition. C'est pour cette raison que j'ai l'impression d'être passée à côté de choses importantes, essentielles même pour mon équilibre. Je me fais penser à ces sportives qui ont consacré toute leur adolescence à la compétition et qui se retrouvent délaissées, oubliées à vingt-cinq ans. Elles ont tout donné et il ne leur reste rien. En vérité, elles n'ont pas grandi, leur vie affective est restée immature.

Après un silence, elle reprit :

— Docteur, vous ne connaissez pas un homme, un ami qui pourrait m'aider... J'ai terriblement besoin de me sentir aimée...

— Je crois que vous avez peur d'être rejetée, d'être confrontée à une réaction négative. C'est une angoisse alors même que vous avez fait tout ce chemin pour être aimée telle que vous êtes... Je crois aussi que vous devez réfléchir à votre orientation sexuelle, laisser votre boussole émotionnelle vous guider au lieu de la contrarier en la réglant sur vos fantasmes. Quand à votre idée, elle est mauvaise. Je ne peux pas vous aider à rencontrer quelqu'un. Ce n'est pas possible, ce n'est pas souhaitable, ce n'est pas déontologique.

— Cela m'est égal...

Il la prit par les épaules et la dirigea vers la porte de son bureau.

— On a bien avancé pour une première fois. On se revoit la semaine prochaine, on parlera un peu de votre père si vous voulez bien, entendu ?

Quand Alex lui apprit que Lola venait d'être admise à l'hôpital, la première réaction d'Antoine fut très défensive car il s'agissait d'un suicide manqué, d'un acte violent contre elle-même et non pas d'un appel au secours. Dans sa voix, il perçut toute l'angoisse d'une mère impuissante et culpabilisée. Cette fois, Lola s'en sortirait mais ses problèmes n'étaient pas réglés. Antoine songea qu'Alex connaissait en partie les raisons de ce suicide et qu'elle se sentait responsable. Il ne lui posa aucune question pour ne pas l'embarrasser, par pudeur. Pourtant, il aurait voulu comprendre son geste pour aider sa soeur, trouver les mots qui la réconforteraient. C'était la seule chose importante pour lui. Lorsqu'ils s'étaient revus, rue Crébillon, il l'avait trouvée si vive, tellement enjouée. Un instant, l'idée que sa mère s'était trompée, qu'elle confondait entre ses jumelles et que c'était Sara qui se trouvait à l'hôpital le secoua comme un électrochoc. Puis, il chassa cette idée absurde de son esprit. Après plusieurs tentatives pour se défilier, il accepta à contre coeur de rendre à l'hôpital.

Au début, dans la chambre mal éclairée, il eut de la peine à la reconnaître, à cause de sa coiffure et aussi parce qu'elle avait les traits tirés qui la faisaient paraître plus âgée. Quand il s'approcha du lit, il fut saisi par sa maigreur, typique d'une anorexique. En deux mois, son corps s'était transformé.

— Bonjour Antoine, comme c'est gentil d'être venu. Maman t'a dit alors... Je me sens conne, si tu savais...

— Ne dis pas ça... Tu vas remonter la pente.

Antoine s'entendit parler sans conviction. Il craignait qu'elle ne lui reprochât de draguer sa soeur sans éprouver de sentiment sincère. Les deux jumelles se disaient tout, Lola connaissait probablement toutes ses manoeuvres d'approche. Cette idée le mettait très mal à l'aise.

— Dis-moi, tu veux quelque chose ? Des chocolats ? Des fruits ?

— Maman m'a apporté plein choses à manger mais je n'ai pas très faim.

Antoine ne sut pas contenir une expression de souffrance.

— Tu me trouves amaigrie... N'est-ce pas ? Je suis retombée dans les problèmes de mon adolescence. Ca faisait trois ans que j'allais mieux et j'ai sombré d'un coup.

De nouveau, Antoine crut qu'elle l'avait convoqué dans cet hôpital pour lui reprocher sa conduite, lui faire avouer la vérité. Lola regarda par la fenêtre un long moment puis elle reprit d'une voix tremblante :

— On peut dire que tu es un ami de la famille maintenant. Maman t'aime beaucoup, Sara fait semblant de te détester ce qui est un signe d'intérêt chez elle. Moi, j'ai confiance en toi... Sara et moi, on déconne chacune à notre manière. Et maman aussi, elle déraile souvent. Elle est complètement paumée...

— Comment je peux t'aider, Lola ? Dis-moi.

— Retrouve mon père. Plus exactement, dis-lui de venir me voir.

Antoine resta silencieux. Cette famille l'aspirait dans ses problèmes comme un maelstrom. De nouveau, un réflexe défensif l'empêcha de réagir positivement. Il devait trouver le moyen de ne pas rentrer dans ce jeu, de prendre seulement ce qui l'intéressait. Ses problèmes lui suffisaient largement.

— Mais, comment ? Je ne le connais pas, il ne voudra pas m'écouter... Que dois-je lui dire ?

Lola lui sourit. Elle s'attendait sans doute à cette réaction. Manifestement, cela n'avait pas d'importance.

— Tu vas lui dire que je veux le voir. Il refuse de nous parler, depuis toujours. Je pense que si quelqu'un d'autre le mettait face à ses responsabilités, il accepterait.

— Il voudra savoir pour quelle raison je me permets d'intervenir... C'est embarrassant...

— Dis lui la vérité. Tu es un ami de la famille, juste un ami. Je veux lui parler. Ne lui dis pas tout quand même. Ne lui raconte pas que tu as le béguin pour